

L'éditrice de littérature générale Liana Levi: « Une profession où l'on apprend la modestie »



Vingt cinq ans après le lancement des éditions Liana Levi, leur fondatrice revient sur son parcours et celui de sa maison, aujourd'hui riche de plus de 400 titres. Parmi ses auteurs, la Sarde *Milena Agus*, l'Américain Dan Gearino, le Russe Andreï Kourkov, le Grec Sèrgios Gàkas, l'Italien Alessandro Piperno.

Vous avez fondé votre maison voilà 25 ans. Comment vous êtes-vous lancée dans l'édition ?

Liana Levi. J'étais journaliste, en France, pour des publications italiennes, mais j'avais toujours eu envie de faire de l'édition. Vers la trentaine, je me suis décidée et je me suis lancée, avec, il faut bien le dire, une certaine inconscience. Une inconscience que je retrouve d'ailleurs quand je rencontre de jeunes éditeurs. Comme moi, à l'époque, ils ne mesurent pas les difficultés, les dangers... Bref. Comme j'étais inconsciente, mais pas au point d'ignorer que je ne savais rien, j'ai commencé par m'associer avec Sylvie Messenger, en 1982. Cela m'a permis d'apprendre relativement vite, à travers ce voisinage, les ficelles du métier, l'importance de la distribution et de la librairie. Toutes choses que j'aurais mis longtemps à comprendre seule. Les débuts ont été difficiles. Si nous avons eu la chance d'avoir Primo Levi en catalogue, nous n'avons pas eu tout de suite le best-seller qui nous aurait portés. Les choses se sont construites petit à petit, et notre collection de Poche, Piccolo, nous a permis de rattraper les textes engrangés au cours de cette construction.

Vous avez la réputation de trouver des livres qui se démarque de l'ordinaire des publications. Comment procédez-vous ?

Nous lisons énormément et nous en écartons beaucoup d'autres... Et à chaque livre, on se pose la question de sa différence. Celle qui donnera à la presse envie d'en parler, et aux libraires l'envie de le défendre. Nous publions une vingtaine de nouveautés par an. Cependant, nous ne nous restreignons pas, puisque nous essayons d'être très sélectifs. Vos auteurs sont Hongrois, Israéliens, Américains, Italiens. Comment faites-vous pour vous tenir au courant de ce qui se publie à l'étranger ? Évidemment l'Italie est privilégiée par mes origines, et je parle beaucoup avec mes confrères transalpins. Comme tous les éditeurs, je découvre une part de mes livres par la voie classique. *Un patron modèle*, de l'Américain Seth Greenland, m'a été présenté par son agent à la foire de Francfort. Mais pour les petites maisons, les scouts n'existent pas. Un réseau amical se noue entre éditeurs de taille similaire qui échangent les informations. Cependant, il y a d'autres vecteurs, hors du système normal des agents et éditeurs étrangers. *C'est ainsi que j'ai découvert Milena Agus, dont Le Mal de Pierre a été notre plus gros succès (150 000 exemplaires). J'hésitais à me rendre à un petit salon de l'édition indépendante, à Rome. Dans une allée, je rencontre quelqu'un que je connaissais hors du milieu de l'édition. Il m'a parlé du livre en des termes tels que je l'ai lu dans l'avion en*

rentrant. J'ai tout de suite pensé qu'on pourrait en faire un succès de librairie, et qu'à moins de 30 000 exemplaires, je serai déçue.

Vous publiez assez peu, en revanche, d'auteurs français. Est-ce un choix éditorial ?

Nous aimerions en publier davantage, mais nous avons beaucoup de mal à trouver des manuscrits qui nous correspondent. C'est le hasard qui fait que la balance penche plus vers l'étranger. Cependant, nous ne faisons pas que traduire des œuvres déjà publiées. Le livre de Naïri Nahapétian, *Qui a tué l'ayatollah Kanuni ?*, par exemple. Elle est arrivée avec le titre et l'idée de départ. Un roman policier qui permettait d'explorer la société iranienne, de montrer la grande liberté de mœurs de sa haute bourgeoisie, ou ce personnage de féministe islamiste, très loin de ce qu'on peut lire dans les journaux. Nous lui avons demandé un synopsis, et elle a commencé à écrire. On ne l'a pas influencée : on l'a guidée. Les auteurs débutants ont souvent besoin d'être accompagnés. Mais elle savait dès le début ce qu'elle voulait écrire.

Vous représentez les petits éditeurs au Syndicat national de l'édition. Un poste d'observation idéal...

A mes débuts, j'avais été voir Jérôme Lindon aux éditions de Minuit. Des années après, il m'a appelé pour savoir si je voulais représenter les petits éditeurs au bureau du SNE (Syndicat national de l'édition). Ce que je fais depuis 1998. C'est un lieu où vous pouvez voir l'aspect collectif de la profession. Certes, il y a des coups bas et de la concurrence entre les petits éditeurs. Mais en même temps, je constate aussi une sorte de solidarité. Les éditeurs savent qu'elle est indispensable, et que c'est grâce à elle que la profession a été protégée, qu'elle a réussi à se défendre sur, par exemple, le Prix unique du livre. Aujourd'hui, notre combat porte sur la numérisation des livres. On ne le rappelle pas souvent : les éditeurs français sont les seuls à s'attaquer à Google et à son projet de numérisation de tous les livres publiés. Nous sommes les seuls à nous préoccuper de ce problème collectif, dans une perspective d'avenir. Les éditeurs italiens, espagnols ont baissé les bras, se sentant impuissant face à un géant comme Google. Je trouve que leurs confrères français sont capables d'une assez vaste vision des choses. Certes, ils se confrontent souvent, mais ils savent aussi s'unir pour défendre la profession.

Vingt cinq ans après votre entrée dans la profession, quel regard jetez-vous sur votre métier ?

C'est une profession où l'on apprend la modestie. A tout point de vue. Les choses ne vont jamais exactement comme vous les avez prévues. Vous n'êtes pas *Deus ex machina* et, pour définir un tirage, ce sont des hésitations infinies. Il est très difficile de cerner un public pour des livres différents. Devant chaque manuscrit, vous vous dites que vous savez que vous ne savez pas...

Source : Le Magazine Littéraire